



HAL
open science

ANIMAUX HUMAINS ET NON-HUMAINS AU ZOO

L'expérience de la frontière animale

Jean Estebanez, Jean-François Staszak

► **To cite this version:**

Jean Estebanez, Jean-François Staszak. ANIMAUX HUMAINS ET NON-HUMAINS AU ZOO
L'expérience de la frontière animale. Aux frontières de l'animal, A paraître. hal-01657413

HAL Id: hal-01657413

<https://hal.science/hal-01657413>

Submitted on 6 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANIMAUX HUMAINS ET NON-HUMAINS AU ZOO

L'expérience de la frontière animale

Jean Estebanez, Ecole Normale Supérieure, Paris

Jean-François Staszak, Département de géographie, Université de Genève

Introduction

C'est une belle journée de juillet 2008 au zoo de Saint Louis (Missouri). Devant l'enclos des chimpanzés, il y foule. Une employée du zoo, qui arbore un costume évoquant vaguement celui des explorateurs ou d'Indiana Jones, explique sur un ton pédagogique que ces primates sont très proches des hommes. Elle pointe les similarités biologiques, sociales, et surtout cognitives : c'est surtout par leur intelligence que ces singes sont nos semblables.

Le public s'amasse derrière une grande baie vitrée, car, juste derrière celle-ci, un grand mâle, Hugo, nous dit-on, est occupé à déchiqueter des végétaux pour en manger la partie la plus tendre – la nourriture a été probablement déposée à cet endroit pour attirer le singe contre la vitre, presque au contact des visiteurs. Parmi ceux-ci, ce sont les enfants qui se collent à la baie, y appliquent leur main en espérant voire le chimpanzé faire de même. On imite la posture du singe, ses gestes et ses cris ; on tape sur la vitre pour attirer son attention, on tente d'attraper son regard – on y parvient parfois, et alors que de cris d'excitation et de joie ! Les parents sont un peu en retrait, soit qu'ils laissent la meilleure place à leurs bambins, soit par inhibition. Sans doute, malgré leur confiance en l'épaisseur de la vitre et le sérieux du zoo en matière de sécurité, ont-ils une vague réticence à s'approcher autant de cet animal sauvage d'important gabarit. La vitre a beau assurer une séparation infranchissable (sauf aux regards), la bête est tout de même *très* près.

Les commentaires vont bon train. Beaucoup comparent le singe et l'être humain, voire telle personne de leur connaissance à ce grand mâle. L'atmosphère est bon enfant, le public très intéressé, et plein de sympathie pour ce singe auquel il attribue plus qu'une parcelle d'humanité. Au point que certains visiteurs explicitent leur gêne à voir ce proche cousin ici enfermé : n'est-il pas l'air malheureux, ainsi emprisonné ?

Mais voilà que le chimpanzé s'interrompt, change de position et défèque presque contre la vitre. Un mouvement de recul se manifeste dans le public. Les enfants rient, les parents ont l'air gênés ; l'employée du zoo reste imperturbable. Puis le chimpanzé cueille délicatement un étron dans sa main, l'examine avec attention se met à le manger. Les cris fusent dans le public. Les parents tirent leurs enfants en arrière, tentent de leur cacher les yeux, mais la plupart des jeunes leurs échappent, et s'égayent en hurlant leur dégoût dans toutes les directions. L'employée, très embarrassée, tente d'expliquer le comportement du primate, ou plus exactement de le justifier – mais c'est trop tard, personne ne l'écoute, et, bien vite, le public est parti. Il y a des limites à ne pas franchir, et plus de différences qu'on croyait entre l'Homme et l'animal...

Cette anecdote dont fut témoin un des auteurs de cet article atteste bien de la façon complexe dont la frontière entre l'humain et l'animal est un enjeu essentiel au/du zoo. Ce chapitre fait l'hypothèse que pour examiner la nature, l'évolution et les ambiguïtés de cette frontière, les zoos présentent un grand intérêt heuristique, et propose de voir comment elle y est mise en scène et négociée. On examinera d'abord comment les zoos l'établissent matériellement et symboliquement. On montrera ensuite comment les installations elles-mêmes et le public jouent à la (faire) franchir d'une façon ou d'une autre. On tentera enfin de montrer que

l'expérience émotive de cette frontière constitue précisément tout l'enjeu et tout l'attrait de la visite au zoo¹.

I La frontière symbolique et matérielle humain/animal dans les zoos

Les zoos modernes² ont pour origine l'Allemagne, le Royaume-Uni ou encore la France et ils se sont ensuite largement diffusés avec la colonisation. Des ménageries privées, symboles de la richesse et de la puissance de leur propriétaire, ont existé dans d'autres lieux avant ces premiers zoos (Baratay et Hadouin-Fugier, 1998 ; Hoage and Deiss, 1996 ; Kisling, 2001). Ainsi, Cortès rapporte avec émerveillement l'existence d'une ménagerie somptueuse à Tenochtitlan, destinée à Moctezuma (Hancock et Staszak, 2002). Il existe cependant de nombreuses cultures dans lesquelles il n'y a jamais eu de zoo, en raison de l'incompatibilité de l'institution avec les cadres de pensée même des populations concernées. Philippe Descola (2005) propose une typologie des rapports à la nature autour de quatre grandes classes (totémisme, naturalisme, animisme, analogisme) qui nous permet de mieux comprendre cette incompatibilité (figure 1). Les zoos ne pourraient exister que dans une ontologie où Humains et animaux ont des intériorités - un esprit ou un être, pourrait-on dire - différentes.

	<i>Physique semblable</i>	<i>Physique différent</i>
<i>Intériorité semblable</i>	<p>Totémisme Ex : Les aborigènes d'Australie</p>	<p>Animisme Ex : Les Achuars, essarteurs et chasseurs d'Amazonie</p>
<i>Intériorité différente</i>	<p>Naturalisme Ex : l'humanisme classique</p>	<p>Analogie Ex : Les sociétés sacrificielles (Azèques)</p>

Figure 1 : Le carré ontologique d'après Ph. Descola (2005)

Autrement dit, les zoos ne sont pas des institutions universelles parce qu'ils ne sont possibles que dans le cadre du naturalisme, dans lequel vit l'Occident ou de l'analogisme qui correspond aux sociétés sacrificielles comme les Azèques. Ainsi, le zoo n'est pas pensable chez les Achuars qu'étudie Descola (1993), parce que, selon eux, n'y a aucune discontinuité ontologique entre les Humains, les animaux et même certaines plantes qui les entourent. On ne peut pas enfermer et mettre en scène ce qui est le même. Le zoo ne peut exister que dans un système de pensée dans lequel humain et animaux appartiennent à deux catégories bien distinctes et hiérarchisées.

C'est en ce sens qu'on peut comprendre pourquoi les animaux du zoo sont nécessairement exotiques et sauvages (Estebanez, 2008 ; Staszak, 2000) et non domestiques et autochtones.

¹ Cet article se fonde sur la visite de près de 80 jardins zoologiques (certains à plusieurs reprises), entre 1997 et 2009, surtout en Europe occidentale et en Amérique du Nord (voir leur liste en fin d'article), et sur l'observation des installations et du comportement des visiteurs, notamment par la prise de photographies. Nous avons également conduit des entretiens semi-directifs avec des visiteurs, du personnel et des directeurs de zoo. Par ailleurs, nous avons effectué un large dépouillement de la littérature publiée par les jardins zoologiques, dans le cadre de leur politique de communication.

² Un des éléments clés de leur mutation est leur ouverture au public général et non plus seulement aux membres de la cour ou de sociétés savantes, ce qui a un impact notamment en termes de collection présentée.

Sont exotiques non pas tant les animaux de certains pays, ce qui en ferait une catégorie descriptive, que ceux que l'Occident a dépeints comme étranges, fondamentalement parce qu'ils étaient différents de ceux communs ici. C'est que l'exotique est dissymétrique et correspond avant tout à l'écart à une norme implicite (Staszak, 2008) : le lion est aussi exotique en France qu'au Sénégal et le renard aussi peu exotique en France qu'au Sénégal. Les animaux sauvages se définissent par leur indépendance supposée à l'humain (par opposition au domestique et plus encore au familier). Les animaux du zoo représentent les animaux les plus éloignés symboliquement et matériellement des sociétés humaines (européennes).

Si le zoo est un lieu de séparation radicale entre l'humain et l'animal comment expliquer la présence d'Humains dans la cages au tournant du XIXe et XXe siècles, et, de manière commune, sur des affiches ou des bandes dessinées ? Des années 1870 jusqu'en 1931, des êtres humains ont été présentés, principalement à l'occasion d'exposition universelles ou coloniales (Bancel, 2002). Ainsi, en août 1877, une exposition au Jardin Zoologique d'acclimatation de Paris, rassemblait des chameaux, des girafes, éléphants, rhinocéros, autruches, accompagnés de quatorze « Nubiens ». Le Jardin reçoit cette année 830 711 visiteurs contre 606 979 en 1875 et Albert Geoffroy Saint-Hilaire, directeur du Jardin, déclare : « Nous devons, nous le reconnaissons, une très notable portion de cette augmentation aux Nubiens et aux Esquimaux » (Schneider, 2002). On peut interroger l'unicité des pratiques regroupées sous le terme de zoo humain, forgé *ad hoc* par les auteurs, et la thèse selon laquelle ces spectacles caractériseraient le moment du passage d'un racisme scientifique largement confidentiel à un racisme de masse (Blanckaert, 2002). Il n'en reste pas que la présence de « sauvages » ou d' « indigènes » dans les zoos, même en tant qu'acteurs sous contrat, payés pour leur performance, interroge l'humanité qui leur était accordée



Figure 2 : Les Gallas au Jardin d'acclimatation, carte postale, 1908.

Une quarantaine de Gallas (dont six femmes et trois enfants) étaient présentés avec des zèbres, des chameaux et des autruches, sensés (eux aussi ?) illustrer la faune éthiopienne.

« Jamais mieux qu'au terme des quatre derniers siècles de son histoire, l'homme occidental ne put-il comprendre qu'en s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'un tout ce qu'il retirait à l'autre, il ouvrirait un cycle maudit, et que la même frontière constamment reculée, servirait à écarter des hommes d'autres hommes, et à revendiquer, au profit de minorités toujours plus restreintes, le privilège d'un humanisme corrompu aussitôt né pour avoir emprunté à l'amour propre son principe et sa notion ».

Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, II, 1973

En somme, présenter des Humains à côté d'animaux sans que cela paraisse choquant, dans un système où la hiérarchie entre les uns et les autres est claire, revient à déclarer que certains Hommes sont plus proches de la Nature que d'autres. Si on peut présenter des «Nubiens» ou des «Esquimaux», il n'est pas question de présenter dans les zoos des Américains, à moins qu'il ne s'agisse des populations autochtones, ni même des Allemands. Malgré une très forte hostilité aux suites de la guerre, il ne serait venu à l'esprit de personne de présenter des Berlinoises avec des ours.

Les spectacles mêlant humain et animaux s'arrêtent de manière quasiment définitive en 1931³. Toutefois, les zoos contemporains, où les animaux sont présentés et disposés en fonction de leur milieu bioclimatique (les milieux arides ; le Grand Nord...) ou de leur continent (l'Asie, l'Afrique...) continuent à se référer aux sociétés humaines qui s'y trouvent, pour planter le décor. Celles-ci sont notamment évoquées par la reproduction de leur (prétendu) habitat traditionnel : huttes, cases, etc. Jamais on n'y trouve une trace de la modernité dans laquelle vivent pourtant les populations autochtones, présentées au zoo dans un état de nature. Jamais aucun zoo ne s'essaye à reproduire l'habitat traditionnel des campagnes européennes.



Figure 3 : La reproduction d'un abris temporaire de chasse des Mbutis, Zoo de San Diego, Californie, 8 avril 2008

Si cette reproduction d'une habitation au zoo de San Diego renvoie précisément aux constructions mobiles des Mbuti de la forêt d'Ituri, en République Démocratique du Congo, son objectif n'est pas tant scientifique, malgré un panneau descriptif : c'est plutôt l'élément d'un décor exotique - qui semble absolument acceptable, attendu et normal pour tous les visiteurs. Ce cliché, comme les suivants, sont effectués par les auteurs.

Certes, encore aujourd'hui, des affiches, des romans (par exemple : Garnett, 1985), des bandes dessinées ou des manifestations dans les zoos eux-mêmes montrent des êtres humains, et, pire, des Occidentaux en cage. Mais ces représentations exploitent un registre humoristique (fig. 4) ou cherchent explicitement à scandaliser, partant dans les deux cas du principe que pareille situation est inconcevable.

³ On trouve toujours de manière sporadique des dispositifs qui se rapprochent de ce type de manifestations. En septembre 2005, par exemple, le zoo d'Augsburg en Allemagne, présentait un «village africain» pendant un festival. Les Humains n'étaient pas présentés dans les cages avec les animaux, pourtant, l'évènement provoqua un scandale retentissant (voir l'article du *Spiegel* du 6 septembre 2005).



Figure 4 : Affiche du zoo de Regent's Park, Londres, années 1920

Le retournement des positions ne véhicule aucune menace réelle et possède peu de portée réflexive : tout le monde sait bien, qu'en réalité, les animaux sont dans les cages. Les Humains, en uniforme ou en habits de soirée, se comportent de manière civilisée: on lit le journal, on discute, on fait de la moto, on se divertit comme dans une station balnéaire. Les animaux continuent à être des animaux, sauf peut être les ours qui pointent de la patte un Humain et le montrent à leur fils. Une simple erreur de distribution semble avoir amené les Humains du mauvais coté de la cage, sans aucun effet de brouillage des catégories. La frontière n'est pas remise en cause par ce canular

Quand Tardi (Tardi et Pennac, 2000) dessine une série de vignettes où un chômeur, devenu SDF, se retrouve dans une cage de la Ménagerie du Jardin des Plantes avec une télévision et des boîtes d'aliments pour chien, la première réaction du lecteur est de se demander ce qu'il fait là. Ces images nous paraissent scandaleuses parce qu'au fond tout le monde est d'accord pour dire qu'un Humain n'est pas un animal. Ce qui est interrogé, c'est l'humanité même du SDF et le traitement que notre société lui réserve, pas la frontière entre Humains et animaux. Si le SDF est à sa place, et c'est bien l'objet du débat dans la bande dessinée, c'est qu'il s'est suffisamment détaché de l'humanité.

Au zoo londonien de Regent's Park, pendant quatre jours d'août 2005, huit Britanniques mâles et femelles sont présentés dans les cages, cette fois pour de vrai. Le zoo prétend les montrer comme une espèce animale parmi d'autres, pour témoigner que ces Humains sont des primates à l'instar des singes dont ils ne sont séparés que par une barrière électrifiée. Evidemment, ces huit volontaires ne sont en rien traités comme des animaux – certains spectateurs regrettent d'ailleurs qu'ils soient en maillot de bain. L'installation amuse beaucoup le public et soulève l'attention des médias qui la considèrent plus comme un canular réussi que comme l'occasion de réfléchir sur la frontière entre l'humain et l'animal.

Ces retournements, contestent moins la frontière qu'ils ne jouent avec elle, ce qui est au fond possible parce qu'elle ne saurait être vraiment remise en question. Les auteurs de ces inversions comme leurs spectateurs savent parfaitement où passe la frontière entre l'humain et l'animal, et son caractère intangible.

Les changements dans les technologies employées par les zoos pour séparer les Humains des animaux reflètent pour une part l'évolution du statut de ces derniers. Beaucoup d'auteurs ont montré que les enclos et l'architecture des zoos, plus largement, contribuent à construire le sens attribué aux animaux qui y sont présentés (Baratay et Hardouin-Fugier, 1998 ; Malamud, 1998 ; Mullan and Marvin, 1999).

Plusieurs étapes rythment l'évolution de ces technologies de mise à distance des visiteurs et des animaux.



Figure 5 : Une des cages de la fauverie, Ménagerie du Jardin des Plantes, 5 septembre 2007

La Ménagerie du Jardin des plantes est un des premiers zoos modernes du monde, établi en 1793 (Kisling, 2001). Classée monument historique, elle ne peut être ni détruite ni profondément transformée. Cet enclos (figure 5), conçu pour des félins a été construit au XIXe siècle essentiellement en béton, armé de puissants barreaux en fer sur le modèle d'enclos plus anciens

Le spécimen, un animal totalement extrait de son environnement, était chargé de représenter son espèce et compléter ainsi les pages de l'encyclopédie vivante qu'ambitionnait d'être l'institution. Cette cage sans aspérité, facile à nettoyer et à désinfecter, produit un espace quasiment abstrait au sein duquel l'animal peut difficilement se cacher. En ce sens, elle produit une mise à disposition et même une proximité visuelle avec les animaux, qui est la marque d'un pouvoir et d'un savoir. Les barreaux surdimensionnés expriment sans appel la supériorité de la technologie et par-delà de l'être humain sur la force du fauve. Plus encore que le comportement ou la forme de l'animal, c'est le spectacle de l'enfermement et de la domination matérielle et symbolique d'un animal puissant qui s'expose. La frontière entre humains et animaux ne saurait pas être plus claire et explicite. Carl Hagenbeck (1844-1913) invente un nouveau type de dispositif. D'abord marchand d'animaux, il organise un circuit mondial pour l'approvisionnement des cirques et des zoos. Il révolutionne la mise en scène des animaux en concevant de véritables panoramas et en remplaçant les barreaux et les cages fermées par des systèmes de plateaux et de fosses (Rothfeld, 2002). Il applique ces principes dans son zoo de Stellingen, à proximité de Hambourg, fondé en 1907.



Figure 6 : Un enclos du zoo de Vincennes depuis le grand rocher, 15 septembre 2003

Cette vue plongeante sur un enclos du zoo de Vincennes, construit sur le modèle d'Hagenbeck, fait apparaître l'innovation principale de son système : les fosses. Dissimulées aux regards du public par des jeux de perspectives, elles nourrissent une illusion d'espace ouvert, toute contraire aux barreaux des cages traditionnelles. La fosse est ici très large car les tigres sont de bons sauteurs.

En masquant sous la ligne d'horizon la séparation entre les Humains et les animaux, les fosses et les sauts-de-loup laissent croire que les espèces animales partagent leur territoire, entre elles - voire avec le public. L'accent n'est donc plus tant sur la séparation et la hiérarchisation entre les uns et les autres mais au contraire sur la rencontre virtuelle. De plus, la dissimulation de l'enfermement donne l'impression que les bêtes sont en liberté, caractéristique propre aux animaux sauvages qui sont précisément ceux que le zoo met en scène. Ce système est toujours utilisé, par exemple au Bioparc de Valence, achevé en 2008. La séparation entre les herbivores, les carnivores et les visiteurs est réalisée par une absence, un fossé étant finalement un vide masqué. Même si la distance métrique entre les espèces est sans doute supérieure dans ce système que dans celui de la Ménagerie du Jardin des Plantes, la séparation perçue et la distance symbolique sont de très loin inférieures.

Une deuxième évolution technique et symbolique tient à l'emploi du verre et des composés plastiques très résistants, qui permettent à la fois une proximité inédite avec les animaux du fait de leur transparence et une séparation radicale puisque ni les corps, ni les odeurs ni même parfois les sons ne peuvent passer cette nouvelle barrière aussi hermétique que discrète. La vitre invisibilise la frontière et maximise le contact visuel, qui n'est plus occulté matériellement et symboliquement par les barreaux. Elle présente l'avantage de ne plus permettre aux animaux de passer leur patte entre les barreaux, et au public d'y glisser la main dans l'espoir de toucher l'animal, ou une cigarette allumée dans celui de le faire réagir.



Figure 7 : L'enclos de ours polaires au zoo de San Diego, 2 juillet 2008

Cette photographie prise au zoo montre combien la possibilité de la proximité attire les visiteurs. Le zoo utilise ici un système de refroidissement, très apprécié par l'ours polaire, installé juste à côté de la vitre afin de l'y attirer pour permettre au public le voir de très près. Du fait du coût très important de ces installations, elles sont généralement réservées aux espèces iconiques⁴, comme les grands singes ou les grands félins.

Une innovation complémentaire, contemporaine des grandes baies vitrées, est assurée par le renversement apparent des positions des animaux et des visiteurs. Dans ces parcs, les Humains restent enfermés dans leur voiture et circulent dans de vastes enclos, au sein desquels les bêtes semblent se déplacer librement. Que se soit à bord de véhicules privés, comme à Thoiry (France), ou de bus appartenant au zoo, comme au Werrebe Open Zoo (Australie), l'objectif est de reconstituer une sorte de safari. Il s'agit d'immerger les visiteurs dans un environnement aussi semblable que possible à l'image la plus commune des lieux d'origine supposée des animaux (bien souvent, la « savane africaine »). En présentant des groupes de différentes espèces animales dans de vastes enclos, ces zoos cherchent à la fois à neutraliser l'idée d'enfermement des animaux et à rendre quasiment invisible la frontière entre les Humains et les animaux. Si on exclut l'enceinte extérieure du zoo et quelques divisions internes, la frontière n'existe plus directement dans le décor ni même la structure du zoo : assurée par les véhicules qui déplacent et protègent le public, la frontière devient mobile et s'incarne dans une cuirasse de tôle et d'acier, qui est comme un extension du corps des visiteurs.

La barrière entre Humains et animaux tend ainsi à être de plus en plus discrète dans les zoos. D'un élément essentiel du spectacle, diverses évolutions techniques et culturelles ont permis de la rendre quasi invisible. Pour autant, son rôle symbolique et matériel reste toujours aussi fondamental. Qui veut réellement risquer de devenir la proie d'un félin ou d'un ours ? Les exigences en terme de sécurité sont sans doute bien plus importantes aujourd'hui qu'au XIXe siècle. Mais, si la barrière se doit d'être de plus en plus discrète, la frontière entre les catégories d'humain et d'animal n'en reste pas moins très claire pour le public.

⁴ Les espèces iconiques sont celles qui résument par les qualités qu'on leur donne les collections et l'expérience qu'on attend en allant au zoo. Le public s'attend à voir des lions, des girafes, des éléphants ou des singes dans n'importe quel zoo du monde parce qu'ils semblent particulièrement porter les valeurs de l'exotisme et du sauvage. On verra plus loin que ce sont celles qui se prêtent le mieux à l'expérience émotive de la frontière humain/animal.

II Transgressions et franchissements de la frontière humain/animal

La frontière entre humains et animaux, omniprésente au zoo, semble pourtant loin d'être étanche, matériellement ou symboliquement. Tout d'abord, le discours officiel des zoos contemporains est évolutionniste. C'est-à-dire qu'on y dit que les Humains sont des animaux comme les autres. Beaucoup de zoos présentent des panneaux didactiques attestant de la continuité du règne animal, et invitant à y placer l'espèce humaine, souvent en la comparant (forme des mains ou du crâne, silhouette, comportement social, aptitudes cognitives) aux grands singes. Des dispositifs, dans l'enclos de ceux-ci, permettent de mettre en valeur leur intelligence, qu'on invite à rapporter à celle des Humains. L'exemple le plus abouti en la matière est sans doute le *Think Tank* du zoo fédéral de Washington, qui présente essentiellement des primates, occupés à des activités complexes (emploi d'outils, de symboles, etc.) qui mettent en valeur leurs capacités cognitives supérieures (Staszak, 2000). Ceci prend place dans le tournant effectué par les zoos depuis les années 1970, qui se présentent (de façon, on le verra, largement abusive) comme des lieux d'éducation scientifique et non de simple divertissement.

Parallèlement, les zoos présentent de plus en plus certains animaux iconique comme des individus avec une histoire personnelle et non plus comme des spécimens interchangeables subsumant leur espèce toute entière. Ainsi, un cartel présente Nadjia, un gorille du zoo de San Diego, avec son état civil quasiment complet (lieu et date de naissance, hérédité), un véritable portrait, composé à la manière d'une photographie d'identité et même une note en rapport avec sa fonction sociale.

Par ce double mouvement, les zoos semblent donc contribuer à rapprocher humain et animaux. Ce rapprochement n'est pas que symbolique, il est aussi organisé matériellement. Le contact que le zoo privilégie est avant tout visuel. La plupart des travaux insistent sur le fait que les zoos créent un spectacle en présentant quelque chose à regarder (Anderson, 1995 ; Berger, 1980 ; Davis, 1997 ; Hancocks, 1971 ; Malamud, 1998 ; Mullan and Marvin, 1999). De fait, les enclos sont toujours conçus pour offrir une vue sur les animaux, que ce soit en face d'une simple cage ou autour d'un enclos complexe multipliant les points de vue avec des vues en surplomb, de plein pied et sous-marines, le cas échéant. La recherche du meilleur angle de vue et de la proximité visuelle est parfois rendue ardue par la grande taille des enclos, par leur l'enrichissement végétal, et par la nécessité de préserver la possibilité pour l'animal de se retrancher, s'il le désire, du regard des visiteurs. De ce fait, les nouveaux enclos, plus attentifs au confort de l'animal, offrent souvent une vue sur les animaux moins directe que les anciennes cages.

La frontière entre l'humain et animal est également symboliquement franchie dans les zoos par toute une série de dispositif de substitution au contact devant les enclos de certains animaux. Par exemple, le zoo de Tama (Japon) a installé des bois de rennes devant leur enclos pour permettre au public de prendre conscience de leur taille et surtout de leur texture. Cette technique assez fréquente s'utilise par exemple pour les pelages, les dents ou les griffes. De manière encore plus marquante, beaucoup de zoos installent des sculptures en taille réelle devant les enclos d'animaux iconiques (fig. 8). Dans une forme encore plus poussée d'organisation du contact, certains zoos vendent la possibilité de caresser ou simplement d'être très proche des animaux vivants (fig. 9). Ces dispositifs ne sont pas sans danger pour les animaux comme pour les visiteurs. Ils sont très contrôlés, limités dans l'espace et dans le temps, à quelques espèces et quelques visiteurs. A la grande frustration de ceux-ci, ils tendent à disparaître dans les zoos les plus récents et les plus soucieux de la santé des animaux, si ce n'est de celle du public.



Figure 8 : Des sculptures en taille réelle devant l'enclos des gorilles, zoo de San Diego, 2 juillet 2008

Ces statues permettent aux visiteurs de jouer à participer à l'activité sociale d'un groupe de gorille et de prendre des photographies autrement irréalisables. Ce dispositif, installé sur le chemin principal entourant l'enclos des gorilles, attire souvent autant de visiteurs que les points de vue sur les animaux eux-mêmes, et plus encore quand ceux-ci sont invisibles ou inactifs.



Figure 10 : L'enclos des éléphants, zoo de Lisbonne, 26 août 2002

Le zoo de Lisbonne organise une rencontre entre les éléphants et le public à l'aide de nourriture même si un panneau annonce : « Touchez – 0,10 € ou plus. De 13h30 à 16h30 » et juste en dessous : « Ne donnez pas à manger aux animaux ». Il ne s'agit pas tant de protéger la santé de l'éléphant que d'assurer au zoo quelques entrées financières supplémentaires. Ce qui est en vente ici n'est d'ailleurs pas tant l'autorisation de donner à manger aux animaux que la proximité et l'accès à direct l'animal par le toucher. Les regards des visiteurs sont

d'ailleurs tous concentrés (à une exception près) sur l'extrémité de la trompe de l'éléphant et non sur l'animal en tant que tel. Ce que tout le monde attend, c'est le contact.

Cette recherche du contact est un des éléments qui expliquent la création puis la multiplication, à partir de la fin des années 1970, d'un espace présentant essentiellement des animaux domestiques, appelé zoo des enfants ou ferme. D'un statut particulier (il s'agit toujours d'un site isolé du reste des collections), cet espace a été progressivement rendu possible par le glissement du statut des animaux qui y sont présentés, autrefois familiers dans le contexte de sociétés rurales, et devenus exotiques si ce n'est sauvages (certains enfants – voire certains adultes - sont loin d'être rassurés face à une chèvre ou un mouton) dans le cadre urbain. Le succès de ces fermes de zoo est très important, notamment parce que c'est généralement le seul endroit du zoo où il est possible de toucher à toute heure des animaux, sans frais supplémentaires. On y vient pour (faire) caresser (aux enfants) les poneys et les ânes et photographier ce moment rare.

Si les zoos organisent parfois des lieux et des formes d'interactions contrôlées entre les Humains et les animaux, ils sont aussi le théâtre de constantes (tentatives de) transgression des barrières qu'ils installent. Une des priorités des zoos est certes d'éviter que les animaux ne s'échappent des enclos mais presque de manière encore plus nette (avec plus d'efforts mais moins de succès) d'éviter les intrusions d'animaux extérieurs ou d'êtres humains. Frederick Wiseman dans son documentaire sur le MetroZoo de Miami (*Zoo*, 1993) présente les ravages d'un chien errant sur un groupe d'herbivores qu'on voit fraîchement égorgés dans leurs enclos.

Les visiteurs tentent d'attirer l'attention des animaux voire d'entrer en contact avec eux par des moyens qui violent le plus souvent les règles explicites des zoos. Quand les cris, voire les objets lancés dans les enclos, sont inefficaces, la nourriture reste un moyen d'obtenir l'attention personnelle de l'animal qu'on regarde. Alors que nourrir les animaux est généralement interdit pour des raisons sanitaires (un simple pop-corn peut tuer un marmouset, en bloquant son estomac), la pratique est si régulière que certains zoos ont fini par se résigner à vendre à l'entrée une nourriture aussi neutre que possible, plutôt que de laisser le public lancer les restes de son repas dans les cages.



Figure 11 : La fosse des orang-outang au zoo de Cordoba, Argentine, 16 mars 2007

L'orang-outang est entouré de nombreuses bouteilles de soda vides. Il tient dans ses mains une bouteille de coca-cola qu'il vient de recevoir de l'homme au centre de l'image et qu'il a bu. Cette pratique est catastrophique pour sa santé, mais le goût sucré irrésistible et l'épisode sans doute une bonne occasion de briser la solitude et l'ennui quotidien. Pour le père de famille, le coca a certainement une fonction transitionnelle. Grâce à la bouteille, il établit un lien privilégié avec l'animal en obtenant son attention et ses réactions. La nourriture permet ici de franchir la distance et la barrière entre les visiteurs et l'orang-outang, même si le contact n'opère que par procuration.

Le public cherche systématiquement à se hisser au-dessus des barrières, à s'asseoir sur les rebords, à se faufiler dans tous les interstices libres afin d'avoir une meilleure vue, de meilleures photographies ou tout simplement pour trouver un siège. Les accidents au zoo (en dehors du cas des soigneurs, amenés à travailler en très grande proximité des animaux) sont rarement le fait d'animaux qui s'échappent et décident d'attaquer mais bien plutôt de visiteurs jouant de manière extrême avec les limites. Pour n'en prendre qu'un exemple, un tigre du zoo de Calgary blesse deux hommes, dont un grièvement, le 5 octobre 2009, après que ceux-ci se soient introduits de nuit dans l'institution et qu'ils aient escaladé une barrière de deux mètres et demi de haut, barbelée et électrifiée.

Doit-on considérer ces visiteurs comme de simples inconscients, des fous qui ont bien mérité leur sort, comme semblent le suggérer l'essentiel des 581 commentaires postés par les lecteurs de l'article de CBS News qui rapporte l'évènement⁵ ? Doit-on au contraire y voir la manifestation, sans doute fort dangereuse et peu mesurée, d'une tentation qui traverse à un moment ou à un autre tout visiteur : être au contact des animaux ? En somme, doit-on penser que *tous* les visiteurs, en jouant à des degrés plus ou moins importants avec les barrières matérielles au zoo, cherchent à franchir la frontière entre l'humain et l'animal ?

III A quoi servent les zoos ?

Si la frontière entre l'être humain et l'animal est au cœur du dispositif des zoos, et si sa transgression est une telle tentation, ne peut-on faire l'hypothèse que la fonction des zoos est de permettre à leurs visiteurs de l'éprouver ?

Les zoos, quoi qu'ils en disent, ne servent pas non plus (seulement) à sauver les animaux menacés (voir ci-après, en conclusion). Ils ne sont pas des institutions à but scientifique, ni à but éducatif. Le public des zoos n'est pas le même que celui des musées : il est plus familial et populaire, et ne lit guère les panneaux destinés à l'instruire. Il n'y vient pas pour apprendre, comme le soulignent toutes les travaux qui s'intéressent aux fonctions du zoo (Sickler and Fraser, 2009 ; Tarpin et Pitre, 1996 ; Staszak, 2000). Il n'y recherche ni le savoir académique (ce que les textes de sciences naturelles par exemple produisent beaucoup mieux que les zoos) ni les manifestations spectaculaires de certains comportements animaux. On les voit bien mieux et bien plus facilement dans les documentaires animaliers télévisés, qui ont de plus l'avantage de montrer de vrais animaux sauvages dans leur propre décor exotique.

Que cherchent donc les visiteurs des zoos ? A quel besoin le zoo répond-il ? Il faut que celui-ci soit impérieux pour que plus 600 millions de personnes⁶ se rendent chaque année dans ces institutions dont l'entrée est généralement onéreuse, qui n'ont pas toujours bonne presse et que beaucoup avouent visiter avec malaise, tant l'enfermement des animaux leur pose aujourd'hui problème.

L'obsession des visiteurs, qui cherchent à tout prix à entrer en contact avec l'animal, donne un élément de réponse. On veut le toucher, attirer son regard, le faire réagir au bruit ou au

⁵ <http://www.cbc.ca/canada/calgary/story/2009/10/05/calgary-zoo-tiger300.html> accédé le 3 novembre 2009.

⁶ Cette estimation est *très* en dessous de la réalité, car elle ne comptabilise que les entrées des institutions membres de la World Association of Zoos and Aquariums.

mouvement. On l'interpelle, on veut le nourrir. Le zoo fournit une expérience animale complète, c'est-à-dire assurée par tous les sens et l'interaction. On veut non seulement voir l'animal mais le voir *en vrai*, c'est-à-dire le sentir, l'entendre, et – si possible, ultime satisfaction – le toucher. Le toucher atteste de la réalité physique et de la présence effective de l'animal, dans sa corporéité : il prouve davantage que la vue, qui n'établit qu'un contact distant et virtuel, éventuellement illusoire. Le visiteur est comme Saint Thomas, qui a besoin de toucher pour croire. Ici, croire quoi ? Le contact et l'interaction avec l'animal – qu'on attend que le zoo offre mais qu'il est parfois réticent et/ou incapable de dispenser – rendent l'animal tangible et l'instituent en (ou le confirment en tant qu') objet vis-à-vis duquel le visiteur s'affirme comme sujet, en autre en face duquel s'affirme l'identité du soi (fig. 12).



Fig. 12 : Zoo de Bangkok, 29 décembre 2003

Le petit garçon, âgé de 3 ans n'en croit pas ses yeux : il regarde, incrédule, sa main qui a touché le python empaillé. L'expérience tient plus au contact avec l'animal qu'à l'animal lui-même.

Tous les animaux ne se prêtent pas également à l'expérience. Les invertébrés, les petits mammifères ne suscitent guère d'intérêt. Le public est spécialement attiré par les animaux dont on pense qu'ils nous ressemblent d'une façon ou d'une autre : (grands), primates, ours, pandas, dauphins. En général, les visiteurs n'ont de cesse d'anthropomorphiser. Leur préférence va en général aux grands mammifères, les « vrais animaux » (\$\$\$\$). En particulier, les fauves, rhinocéros, hippopotames et autres éléphants fascinent par leur puissance ou leur férocité : ils présentent un danger car nous sommes leurs proies ou leurs victimes potentielles. C'est aussi à ce titre que les crocodiles, serpents, scorpions et araignées venimeuses échappent au désintérêt pour le règne des reptiles et des arachnides. Les animaux jugés bizarres, qui présentent une incongruité physique (le cou de la girafe) ou défient les classifications (*quid* de l'ornithorynque ?), obtiennent aussi un grand succès. Tous remettent en question à un titre ou un autre l'ordre de la nature et la place de l'être humain occidental qui s'en veut maître et possesseur. C'est toujours en fonction de leur relation à l'espèce humaine que les animaux non-humains sont appréciés, et il faut que celle-ci soit d'une façon ou d'une autre déstabilisatrice pour qu'ils soient appréciés.

Nous formulons ici l'hypothèse que le zoo est le lieu de l'expérience humaine de l'altérité animale, qui ne peut se faire qu'avec certains animaux, ceux qui sont à la juste distance entre le même et le radicalement autre. La langouste ne nous dit rien de l'altérité animale car elle est trop différente pour laisser aucune prise au spectateur. De la même façon, les conquistadors étaient fascinés par l'altérité des Aztèques, pas par celle des agaves. L'animal nous intéresse parce que l'altérité nous est proche, ou sa proximité étrange : il est un autre nous-mêmes, un *alter ego*.

Le contact avec l'animal est dans ce cadre une expérience identitaire, voire métaphysique, et celle-ci est essentiellement émotive. Au zoo, l'Humain s'émeut au contact de l'animal, et c'est parce que le toucher est à même de produire cette émotion, plus que la vue, qu'il est tant recherché. La vue est du côté des représentations et de la raison ; le touché (comme l'odorat) court-circuite la conscience et autorise un mode non-représentationnel d'appréhension du monde, qui privilégie l'affect et l'émotion.

La nature et le contenu de cette émotion sont à élucider. Sa force est variable. On s'ennuie au zoo, moins d'ailleurs les enfants, toujours enthousiastes, que les adultes, venus souvent par devoir. Mais l'émotion peut surgir au détour d'un chemin et d'une rencontre, de façon inattendue, parfois d'un contact. Un des auteurs de ce texte, un peu blasé lors de la visite de son cinquantième zoo, observait de loin, l'œil à son appareil photographique, dans l'objectivité neutre et distante de son statut de chercheur sur son terrain, les jeux d'un groupe d'enfants avec de petits lémuriens en liberté dans l'espace public d'un zoo, quand l'un des animaux, prenant l'initiative lui-même de franchir la frontière, descendit de sa branche pour se poser sur le bras de ce visiteur qui n'éprouvait au zoo plus guère d'émotion. Celle-ci surgit pourtant d'elle-même, brutale, d'avoir cette petite bête, qui rappelle tant les peluches et les bébés – et qui en est si essentiellement différente –, entre ses mains : nul ne peut y résister. C'est bien de la confrontation à cet autre être vivant, à cet autre animal, à cet autre soi-même que procède notre trouble.

L'émotion, dans sa soudaineté et son caractère irrépressible, mais aussi dans la sensation qui l'accompagne et dans ses ressorts mêmes, a quelque chose du vertige : une perte d'équilibre, un égarement, un étourdissement, une déstabilisation, une nausée (au sens sartrien). Elle ne procède pas de la perturbation de nos repères spatiaux mais de celles des repères spécifiques : ceux de l'espèce humaine. Cette émotion serait désagréable, menaçante, si elle portait atteinte à nos privilèges, nous transformant par exemple en proies potentielles. Mais le zoo nous en préserve. La distance qu'il nous fait franchir fait toucher la frontière animal, nous permet même parfois de la franchir, mais toujours en sécurité et dans la certitude que, *in fine*, chacun restera à sa place, du bon côté des barreaux. Le zoo est un voyage touristique, sans risque et passager, en territoire animal, où l'on joue avec eux, à (l')être comme eux. Le vertige s'interprète comme une tentation de se jeter, un appel du vide ; le zoo relève-t-il de la même façon d'un appel animal ? Dans ce cas, on peut oser une autre métaphore : l'expérience du zoo est un saut à l'élastique ontologique. Elle semble mettre dangereusement en danger et en suspens notre identité et notre équilibre d'être humain ; elle nous fait éprouver un délicieux frisson à l'occasion du bond dans l'inconnu de la continuité du vivant – mais en fait sans vrai péril et avec la garantie que bien vite on retrouve le plancher des vaches, en l'occurrence les privilèges des êtres humains.

N. Vialles (2004) parle à propos de l'expérience animal de la possibilité de « se perdre sans conséquences », autre façon d'évoquer cet égarement. Mais dans quoi, et pour quoi se perd-on dans les zoos ? La réponse est peut-être fournie par Romain Rolland, qui parle dans une lettre à Sigmund Freud du 5 décembre 1927 du sentiment océanique, « du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse qui est (...) le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique ». S. Freud, quant à lui, le définit comme « un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel » (*Malaise dans la civilisation*, 1929), sans nécessairement de connotation religieuse. N'est-ce pas à cette communion avec la Nature en général et le règne animal en particulier qu'aspirent les visiteurs des zoos.

Il reste que l'animal incarne aujourd'hui pour beaucoup l'innocence d'un paradis (écologique) perdu, détruit par un être humain qui de toute façon n'y aurait jamais été qu'un intrus.

L'animal incarne la figure de l'innocence, d'autant que, sauvage, il n'a pas été contaminé par les êtres humains, en particulier européens. Beaucoup de zoos tiennent en effet un discours très culpabilisateur, mettant en cause la société occidentale (abstraction dans laquelle ils évitent généralement d'inclure explicitement les visiteurs), responsable de l'extinction de certaines espèces et des menaces qui pèsent sur d'autres, notamment à travers la pollution, le réchauffement de la planète, la disparition des biotopes, la déforestation, la surpêche, etc. Les populations autochtones, c'est plus surprenant, n'échappent pas au procès : leur consommation de viande de brousse n'inclut-elle pas des espèces menacées ? Si le zoo nous offre l'expérience d'une intégration dans le grand tout du règne animal, ou, plus largement, de la nature, la juste place de l'être humain n'y est pas celle qu'il occupe – indument – aujourd'hui. Dans cette optique, le contact avec l'animal nous renvoie à une innocence et un état de nature perdus. Cherche-t-on à établir un mode de contact avec lui et grâce à lui, qui nous re-connecte avec une part plus primitive et plus authentique de nous-mêmes ? Espère-t-on qu'à la façon des rois thaumaturges ou des saints, l'animal qui nous touche (au sens propre comme au sens figuré) nous soigne ou nous absolve de nos péchés ?

Cette tentation de la fusion avec l'animal explique peut-être certaines tentations extrêmes : ce n'est pas toujours par accident ou inconscience que le public entre dans la cage aux fauves. Les suicides au zoo ne sont pas aussi exceptionnels qu'on le croit. Le *Petit Journal illustré* rapporte le cas d'une malheureuse qui se jette dans la fosse au ours du zoo de Franckfort (fig. 13). Plus récemment, on signale des tentatives de suicide à l'aide (si l'on peut dire) de lions aux zoos de Lisbonne et de Kiev en 2006, de tigres au zoo de Singapour en novembre 2008, d'ours au zoo de Berlin en 2009⁷. On pense aussi aux risques insensés pris par Timothy Threadwell pour vivre dans un parc naturel en Alaska parmi ou plutôt avec ces grizzlys sauvages qui finiront par le dévorer (voir le fascinant documentaire *Grizzly Man* de W. Herzog, 2005). Plusieurs des témoins interviewés blâment la victime, explicitement accusée d'avoir franchi la frontière. Comment expliquer ces formes plus ou moins franches de suicide ? L'horreur du spectacle infligé est-elle une ultime protestation ou attend-on plutôt de l'animal une forme de rédemption ? Ces victimes pensent-elles que l'animal qui va les entraîner dans la mort les conduira au-delà de la frontière qui les sépare des humains, sur leur propre territoire : le paradis de l'innocence ?



Fig. 13 : *Petit Journal illustré*, 11 juillet 1891, « Le suicide de Frankfort-sur-le-Main ».

⁷ J-F. Staszak, « Pourquoi se suicider au zoo ? », *Le Temps*, 23 avril 2009.

Conclusion : les paradoxes du zoo

Le franchissement effectif de la frontière humain/animal n'est pas nécessairement aussi extrême. La relation très proche que nous entretenons avec des animaux domestiques, à qui il ne manque que la parole et qui nous font bêtifier n'assure-t-elle pas la même transgression ? Probablement pas. Les animaux domestiques ne sont plus des « vrais animaux » car on les a humanisés en les laissant entrer dans nos maisons. Nous ne pouvons franchir en leur direction la frontière qui nous sépare de l'animal car nous la leur avons fait franchir : ils sont du même côté que nous. La dernière limite entoure peut-être le lit ; la transgression restée taboue serait la zoophilie. Le « vrai animal » est sauvage, et, dans nos mondes urbains, ce n'est guère qu'au zoo qu'on peut espérer le côtoyer. Il faut que l'animal soit sauvage pour que l'expérience fasse sens, il faut qu'elle s'opère sous un extrême contrôle pour qu'elle reste sans danger. Mais un zoo où il n'y aurait plus aucun danger, c'est-à-dire où les animaux seraient domestiqués, ne présenterait sans doute plus (beaucoup) d'intérêt – ce qui constitue sans doute une limite consubstantielle au projet du zoo et bien sûr à celui de sa sécurisation.

L'animal est un alien, et ce n'est pas par hasard que c'est si souvent au règne animal qu'emprunte notre imaginaire des Martiens. Plusieurs récits de sciences fictions racontent d'ailleurs, à l'inverse, l'arrivée d'extra-terrestres qui traitent les Hommes comme des animaux et les parquent dans des zoos (P. Boulle, *La Planète des singes*).

La *Rencontre du troisième type* est-elle préparée dans les zoos ? Il ne faut pas regarder longtemps un groupe de bonobos pour comprendre qu'on est face à une forme d'intelligence non-humaine... Nous nous sentons troublés face à ce spectacle car nous voyons des proximités entre nous et ces primates, qui déstabilisent la frontière solide qui sépare l'humain de l'animal, ou nous incitent à la franchir, symboliquement tout du moins. Dans l'expérience, notre identité vacille, ce qui procure un vertige plus ou moins agréable, mais aussi nous enrichit de l'espoir d'une appartenance commune à un groupe plus large, qui ne laisserait pas l'espèce humaine isolée et perdue hors d'une Nature d'où elle s'est elle-même exclue.

Mais en même temps que nous espérons retrouver notre place dans la Nature, à côté de et grâce à nos frères, animaux non-humains, pouvons-nous continuer à nous arroger le droit de les en exclure pour les exhiber dans des zoos ?

Ces paradoxes expliquent la facilité et le succès avec lesquels les défenseurs autoproclamés des animaux critiquent les zoos, et la peine que ceux-ci ont à se défendre. Les zoos évoquent le modèle de l'Arche de Noé : face à la destruction de leurs écosystèmes naturels, les seuls refuges des animaux sauvages seraient les enclos des zoos, où ces institutions préserveraient la biodiversité en y stockant le nombre et la qualité (en termes de variabilité génétique) de spécimens nécessaires à repeupler la Terre - fantasmatiquement quand, dans un avenir radieux, après le déluge industriel, elle serait rendue à la Nature - prosaïquement, quand on aura identifié et défini des zones d'espaces naturels *ad hoc* protégés. Ce discours est très bien trouvé : les zoos se font ainsi les meilleurs défenseurs des animaux, et se posent à leurs côtés en victimes d'une société prédatrice.

Evidemment, le modèle de l'Arche n'explique pas que la plus grande part des espèces exhibées dans les zoos ne soient pas menacées, que tant d'espèces en danger mais peu spectaculaires (insectes, batraciens, etc.) n'y soient pas accueillies, ni que les zoos soient ouverts au public. Il ne s'agit pas ici de nier le rôle réel de certains zoos dans le sauvetage effectif de quelques espèces, dont certaines ont été ré-introduites, avec un succès souvent mitigé, dans la « nature sauvage ». Cette rhétorique nous intéresse dans ce qu'elle manifeste l'impossibilité actuelle des zoos d'assumer leur rôle réel. Ce n'est pas tant que la frontière humain/animal soit au zoo mal délimitée, poreuse ni contestée, mais plutôt qu'elle est l'objet

de cette institution, qui se trouve du coup confrontée à toutes les apories de la construction de l'altérité animale et de l'identité humaine.

Liste des 78 parcs zoologiques visités

Asie : Bangkok, Chiraz, Pékin, Pukhet, Téhéran, Tama (Japon), Tokyo

Afrique : Marrakech, Tunis

Pacifique : Honolulu, Melbourne, Sidney, Wellington, Werebee Open Zoo (Australie)

Amérique : Albuquerque, Boston, Buenos Aires, Chicago-Brookfield, Chicago-Lincoln Park, Cordoba (Argentine), Detroit, Los Angeles, Mexico, Mendoza (Argentine), New York-Bronx, New York-Central Park, San Diego-Balboa Park, San Diego-Seaworld, San Diego-Wild Animal Park, San Francisco, Sao Paulo, Saint Louis, Santa Barbara, Santiago (Chili), Toronto, Washington

France : Amiens, Antibes (Marineland), Besançon, Chizé, Doué, Fréjus, Branféré, Fort Mardyck, Lille, Lyon, Nancy, Paris-Jardin d'Acclimatation, Paris-Jardin des Plantes, Paris-Vincennes, Pont-Scorff, Saint Jean Cap Ferrat, Thoiry

Pays-Bas : Amersfoort, Amsterdam-Artis, Apeldoorn, Arnhem, Emmen, Harderwijk, Rhenen, Rotterdam-Blijdorp

Allemagne : Berlin, Hambourg-Stellingen, Hanovre, Osnabrück, Rheine, Walsrode

Autres pays européens : Bâle, Copenhague, Howletts Wild Animal Park (Angleterre), Lisbonne, Londres, Madrid, Monaco, Moscou, Saint Petersburg, Valence (Espagne), Wildwood (Angleterre)

Bibliographie

Anderson K., 1995, « Culture and nature at the Adelaïde zoo: at the frontier of 'human' geography », *Transaction of the Institute of British Geographers*, 20, pp. 275-294

Bancel N. et al. (dir.), 2002, *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte

Baratay É et Hadouin-Fugier É, 1998, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècles)*, Paris, La Découverte

Berger J., 1980, *About Looking*, New York, Pantheon Books

Blanckaert C., 2002, « Spectacles ethniques et culture de masse au temps des colonies », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2, 7, pp. 223-232

Boulle P., 1963, *La Planète des singes*, Paris, Juillard

Davis S., 1997, *Spectacular Nature: Corporate Culture and the Sea World Experience*, Berkeley, University of California Press

Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard

Descola P., 1993, *Les Lances du crépuscule. Relations jivaros, haute Amazonie*, Paris, Plon

Estebanez J., 2008, « Les jardins zoologiques ou l'exotique à portée de main », *Le Globe*, 148, p. 89-105

Garnett D., 1985 (1^{ère} éd. angl. 1927), *Un Homme au zoo*, Paris, C. Bourgois.

Hancock C. et Staszak J.-F., 2002, « L'animal au zoo, enjeu de géographie politique. Le zoo de Mexico, de Moctezuma à l'écologie », *Espaces et Sociétés*, 110/111, pp. 87-110

Hancocks D., 1971, *Animals and Architecture*, New York, Praeger Publishers

Herzog W., 2005, *Grizzly Man*, Lions Gate Films, 100 minutes

Hoage R.J. and Deiss W.A. (eds.), 1996, *New Worlds, New Animals. From Menageries to Zoological Park in the Nineteenth Century*, Batimore/London, John Hopkins University Press, 198 p.

- Kisling V. N. (ed.), 2001, *Zoo and Aquarium History. Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*, Boca Raton/London/New York/Washington, CRC Press
- Malamud R., 1998, *Representations of Animals and Captivity*, New York, New York University Press
- Mullan B. and Marvin G., 1999, *Zoo Culture*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press
- Rothfels N., 2002, *Savages and Beasts: the Birth of the Modern Zoo*, Baltimore, Johns Hopkins University Press
- Schneider W. H., 2002, « Les expositions ethnographiques du Jardin zoologique d'acclimatation », in Bancel, *op. cit.*, pp. 72-80
- Sickler J. and Fraser J., 2009, « Enjoyment in zoos », *Leisure Studies*, 28, 3, pp. 313 – 331
- Staszak J.-F., 2008, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, 148, pp. 7-30
- Staszak J.-F., 2000, « À quoi servent les zoos ? », *Sciences Humaines*, 108, août-septembre, pp. 42-45
- Tardi J. et Pennac D., 2000, *La Débauche*, Futuropolis/Gallimard
- Tarpin C. et Pitre R., 1996, « Exploration des écosystèmes au Biodôme de Montréal ; Evaluation sommative des comportements de visite, de l'efficacité communicationnelle des moyens d'exposition et de la rétention des messages », Rapport final de l'étude commanditée par le Biodôme
- Vialles N., 2004, « La nostalgie des corps perdus » in Héritier F. et Xanthakou M. (dir), *Corps et affects*, Paris, Odile Jacob, pp. 275-289
- Wiseman F., 1993, *Zoo*, Cambridge, Zipporah Films, 130 minutes